

Delaroche, A. - Comment la ville de Marseille fut consacrée au Sacré-Cœur

En mai 1720, la peste entra dans Marseille. La première victime mourut le 20 juin, suivie d'une deuxième le 28 et d'une troisième le 29... Puis la contagion saisit toute la vieille ville.



Quartier après quartier, rue après rue, personne ne fut épargné ; des familles entières disparaissaient. Les cadavres pourrissaient dehors, à même le sol, plusieurs jours de suite. Au plus fort de l'épidémie qui fit 50.000 victimes en cinq mois, il y eut jusqu'à 1000 morts par jour, pour une ville

qui comptait 100.000 habitants.

Mgr François-Xavier de Belsunce (1671-1755) était évêque de cette ville depuis dix ans. Avec les échevins de Marseille, qui étaient les magistrats chargés des affaires communales, il mit en œuvre les moyens de limiter le plus possible la contagion. A cette occasion, se distingua Nicolas Roze (1675-1733), plus connu sous le nom de chevalier Roze. Nommé commissaire-général pour le quartier de Rive-Neuve, il fit boucler le secteur dont il était responsable en plaçant des postes de contrôle ; il ordonna de dresser une potence pour dissuader les pillards ; il fit creuser cinq grandes fosses pour recevoir les cadavres ; il convertit les voûtes de la Corderie en un hôpital pour abriter les malades contaminés. Pendant toute l'épidémie, il procédera à la distribution des secours et organisera le ravitaillement de la ville.

Mais, père dévoué de ces diocésains, Mgr de Belsunce savait que le soin des corps n'est pas tout ; il veilla au salut des âmes. Voici ce que Dom Théophile Bérengier (1827-1897), bénédictin de l'abbaye Sainte-Madeleine de Marseille, et biographe du saint prélat, écrit de son zèle pastoral lors de cette terrible épreuve, dans une brochure intitulée *Mgr de Belsunce et la peste de Marseille*¹. On pourra comparer les moyens spirituels pris par le courageux prélat, à ceux qui sont pris et à ceux qui ne le sont pas, à l'occasion de l'actuelle pandémie du coronavirus. Mais on relèvera surtout l'esprit de foi qui animait alors un évêque catholique, face à une maladie extrêmement contagieuse qui ne laissait aux personnes contaminées que

20 à 40 % de chances de survie. – *Toutes les pages qui suivent sont extraites de l'étude de Dom Bérengier.*

EXHORTATION A LA PENITENCE ET LA CONVERSION

Dès le 15 juillet, voyant les progrès de l'affreuse maladie, l'évêque de Marseille avait songé à fléchir la colère du Très-Haut en prescrivant des prières publiques et un jeûne général. Le 30 juillet, parut un éloquent mandement qui exhortait les Marseillais à recourir à la pénitence pour apaiser un Dieu justement irrité par leurs crimes, leurs mauvaises mœurs et leurs sentiments erronés. Nous devons, en effet, compter parmi les plus grandes offenses de cette malheureuse cité, la résistance opiniâtre que les sectateurs de l'hérésie janséniste, qui s'y trouvaient en grand nombre, avaient opposée, tant dans le clergé que parmi les laïques, aux bulles des souverains pontifes contre cette pernicieuse erreur. [...]

L'évêque de Marseille avait dû, par mesure de prudence, faire fermer les églises ; mais pour que ses diocésains ne fussent point privés de saint sacrifice, il disait la messe, chaque dimanche, tantôt dans une place, tantôt dans un carrefour, et donnait lui-même la communion aux pestiférés.

CONSECRATION DU DIOCESE AU SACRE-CŒUR, A LA TOUSSAINT DE 1720

Tous les secours que l'évêque de Marseille prodiguait à son peuple infortuné ne lui faisaient pas oublier que la grande nécessité du moment était la prière. Déjà il avait prescrit, par ses mandements, des supplications publiques et exhorté ses diocésains à fléchir, par tous les moyens, la colère du Très-Haut ; déjà il avait fait vœu, avec les pieux et intrépides échevins, de donner chaque année deux mille livres à la maison de Notre-Dame du Bon-Secours pour servir d'asile aux pauvres enfants rendus orphelins par la peste, lorsqu'il résolut de consacrer sa personne et tout son diocèse au Sacré-Cœur du Rédempteur des hommes. Ce fut une Visitandine de très-haute vertu, la Sœur Anne-Madeleine Rémusat, qui lui en inspira la pensée. Cette religieuse, qui habitait le premier monastère de la Visitation à Marseille, et que son zèle a fait nommer la seconde Marguerite-Marie, avait connu prophétiquement le terrible fléau qui menaçait Marseille, et elle en avait averti Mgr de Belsunce. Notre prélat l'avait en grande estime, et connaissant les révélations dont elle était favorisée, il voulut obéir à cette voix du ciel en publiant le mandement qui établissait la fête du Sacré-Cœur près l'octave de Saint-Sacrement. Mais ne pouvant attendre l'époque encore reculée où elle devait se célébrer, il résolut d'accomplir, le jour de la Toussaint, l'acte de solennelle expiation qui allait sauver Marseille.

Le vendredi, 1^{er} novembre 1720, après cinq mois de la plus affreuse contagion, on le vit sortir de sa demeure, à dix heures du matin, pieds nus, la corde au cou, comme un autre saint Charles Borromée, et accompagné d'un petit nombre d'ecclésiastiques et de religieux, seuls échappés à la fureur de la peste. Les courageux échevins, le brave chevalier Roze, le suivaient, avec le gouverneur-viguiier et le chef d'escadre Langeron. Venait ensuite la foule des habitants de Marseille portant encore sur leurs faces livides et amaigries les traces des souffrances endurées durant ces longs mois de désolation. Par les ordres du prélat, on avait élevé un autel à l'extrémité du Cours, promenade plantée d'arbres et bordée de belles

maisons, qui coupe à angle droit la célèbre Cannebière. Tout Marseille s'y trouvait réuni. « Le peuple du quartier des Grands-Carmes et celui du quartier Saint-Jean descendirent, dit un écrivain marseillais, des hauteurs de la Tourette, de la butte des Moulins et des Accoules, pour assister à la messe de l'évêque. Beaucoup de riches même, honteux d'une lâcheté coupable, quittèrent les hautes pinèdes de Ruffi et de la Blancarde, de la Viste, de Sainte-Marguerite, ces retraites embaumées d'air marin et de résine, et rentrèrent à Marseille pour voir leur pasteur intrépide, prier avec lui ou mourir à ses côtés. Cette fête n'eut jamais son égale dans notre ville. Une foule immense remplissait le Cours et s'étendait par la rue de Rome jusqu'à la place Castellane, et par la rue d'Aix jusqu'aux anciens aqueducs. »

La vue du vénérable pontife arrachait des larmes à tous les assistants, et les sanglots redoublèrent pendant la touchante exhortation qu'il fit à son peuple avant la célébration de l'auguste sacrifice. Mais l'émotion fut au comble lorsqu'à genoux sur la marche la plus élevée de l'autel, un flambeau à la main, Mgr de Belsunce prononça de sa voix mâle et puissante la consécration de sa ville et de son diocèse au Cœur-Sacré de Jésus-Christ. Pendant qu'il offrait la victime propitiatoire au milieu de son peuple décimé par la peste, les Marseillais, prosternés sur le Cours et dans toutes les rues adjacentes, s'unissaient au vœu de leur évêque et sentaient déjà l'espérance renaître dans leurs cœurs.

Leur attente ne fut pas trompée. Malgré les appréhensions que pouvait faire concevoir une assemblée aussi nombreuse, dans un temps de contagion, le fléau commença à décroître dès ce moment, et quinze jours après la consécration, l'évêque de Marseille put faire une procession solennelle, afin de réciter les prières que le pape Clément XI avait ordonnées, à Rome, pour la cessation de la peste en Provence. Il donna ensuite la bénédiction du T.-S. Sacrement, du haut de la terrasse de Notre-Dame des Accoules, aux quatre parties de la ville et du terroir. Le dernier jour de cette terrible année 1720, Mgr de Belsunce, voyant la diminution progressive de la contagion, ordonna une nouvelle procession expiatoire dans la ville et autour de ses remparts, pendant laquelle on chanta le *Miserere* et l'on donna la bénédiction sur toutes les places. [...]

LA FETE DU SACRE-CŒUR DE 1721

Enfin, au printemps de l'année 1721, la peste dont Dieu s'était servi pour châtier la ville de Marseille, disparut presque entièrement. Aussi le 20 juin, jour consacré à la fête du Sacré-Cœur, rien n'empêcha Mgr de Belsunce de donner à cette touchante solennité toute la pompe désirable. Le dévoué pasteur avait perdu près de 50.000 de ses ouailles, tant dans la ville que dans la banlieue de Marseille². Mais il voulait remercier le Seigneur d'avoir épargné, suivant sa promesse faite à la pieuse Visitandine, le reste du troupeau. Il y eut donc une procession générale dans toute la ville, et l'on peut dire que tout le peuple de Marseille en faisait partie avec la garnison. Dès la veille, cette fête d'actions de grâces fut annoncée, à midi et le soir, par le son de toutes les cloches et par des détonations de petits mortiers en plomb, qui accompagnent toujours, dans le Midi, les manifestations de la joie populaire. Ces joyeuses sonneries, ces explosions inoffensives de la poudre causèrent d'autant plus d'allégresse qu'elles ne s'étaient pas fait entendre depuis de longs mois, et qu'elles annonçaient la fin de

l'horrible épidémie. Un air de contentement brillait sur tous les visages. On n'entendait que louanges et actions de grâces au Sacré-Cœur, que cantiques de joie et cris de jubilation.

Voici, d'après le chanoine Jauffret, dans son *Précis historique sur la peste de 1720*, le récit de cette solennité qui n'eut jamais de pareille à Marseille : « Mgr l'Evêque officia pontificalement la veille aux premières vêpres et chanta le lendemain la grand'messe. On fit le soir une procession générale, où cet illustre prélat porta le Très Saint-Sacrement. On ne vit peut-être, en fait d'acte de religion, rien de plus pieux, ni rien de plus frappant que cette pompeuse cérémonie. Les confréries de pénitents, si nombreuse à Marseille, y marchaient avec beaucoup d'édification. On y voyait en corps, chacun selon son rang, toutes les communautés de religieux, qui s'étaient signalées, durant la contagion, dans les exercices de la plus haute charité, et dont tant de pieux membres avaient sacrifié leur vie au service des pestiférés, dans ces mêmes rues où l'on portait Jésus-Christ en triomphe. [...]

Mais le spectacle le plus frappant était au Cours, où la dévotion avait assemblé toute la ville. On y voyait un autel magnifiquement et richement orné, chargé d'un grand nombre de flambeaux allumés et d'une argenterie immense, dans le même endroit où, le jour de la Toussaint, Mgr l'Evêque avait fait sa première cérémonie.[...] Le vénérable prélat plus attendri que tous les autres, s'étant prosterné au pied de l'autel sur lequel se trouvait le Saint-Sacrement, prononça à haute voix l'amende honorable et l'acte de consécration, comme il l'avait fait sept mois auparavant. Il avait eu soin de faire imprimer et distribuer ces deux actes à tous les fidèles, afin que les sentiments du troupeau fussent conformes à ceux du pasteur. Après cette amende honorable et cette consécration au Sacré-Cœur de Jésus, que toute l'assistance fit avec les sentiments de la dévotion la plus tendre, Mgr l'Evêque donna la bénédiction à tout ce peuple, et la procession retourna à la cathédrale avec le même ordre et la même solennité. »

LE RETOUR DE LA PESTE

Dans la joie de sa délivrance, Marseille, quoique châtiée si rudement par le bras d'un Dieu vengeur, oublia malheureusement trop vite cette sévère leçon. Le bonheur de voir le fléau disparu sembla avoir tourné toutes les têtes. On ne pensait qu'au plaisir, et l'ardeur du négoce se réveilla plus forte que jamais. Bientôt des désordres scandaleux affligèrent le cœur du saint évêque et des bons chrétiens de la ville. Le Jansénisme, cette détestable hérésie, si courageusement combattue par Mgr de Belsunce, releva la tête. Enfin, un vol sacrilège dans l'église des Observantins vint attrister tous les fidèles. Le châtement ne se fit pas attendre, et dès le mois de mai 1722, la peste éclatait de nouveau dans la cité coupable. La panique fut plus grande qu'à la première invasion du fléau, parce qu'on avait appris à le connaître. Tous les habitants de Marseille qui possédaient quelque aisance, s'enfuirent dans leurs bastides, ou maisons de campagne, qui environnent en si grand nombre cette cité, et qui forment comme une seconde ville autour de la première. Cependant les scènes d'horreur de la peste de 1720 ne se renouvelèrent point, et les sages dispositions prises tant par le charitable prélat que par les magistrats rendirent les effets de la maladie moins désastreux.

Mgr de Belsunce n'avait pas hésité, dès la seconde apparition du fléau, d'indiquer à son peuple la véritable source du mal, en lui reprochant avec une vigueur toute épiscopale son ingratitude et ses nouveaux outrages au divin Cœur de Jésus, qui naguère l'avait sauvé si miraculeusement d'une ruine totale. Il fit plus, il écrivit aux échevins de Marseille en ces termes : « Je ne veux rien vous proposer qui puisse causer quelque dépense à la ville, malheureusement trop éprouvée. Dieu d'ailleurs ne demande pas nos présents, mais nos cœurs. Faites donc au nom de la cité un vœu capable de désarmer le bras vengeur qui paraît se lever de nouveau contre nous. » Son appel fut entendu, et les dignes magistrats, par délibération du 28 mai 1722, s'empressèrent de faire la promesse suivante :

« Nous, Echevins de la ville de Marseille, avons unanimement convenu que nous ferons un vœu ferme, stable, irrévocable, entre les mains de Mgr l'Evêque, par lequel en ladite qualité, nous engageons nous et nos successeurs, à perpétuité, d'aller toutes les années, au jour où il a fixé la fête du Sacré-Cœur de Jésus, entendre la sainte messe dans l'église du premier monastère de la Visitation, dite des Grandes-Maries, y communier et offrir, en réparation des crimes commis en cette ville, un cierge ou flambeau de cire blanche, du poids de quatre livres, orné de l'écusson de la ville, pour brûler ce jour-là devant le Saint-Sacrement ; d'assister le soir même à la procession générale d'actions de grâces que nous prions et requérons Mgr l'Evêque de vouloir établir à perpétuité³. »

Le 4 juin 1722, le vœu de la ville de Marseille fut prononcé, le jour de la Fête-Dieu, dans l'église cathédrale, par le sieur Moustier, premier échevin, en son nom et en celui de ses collègues, portant comme lui la robe rouge et le chaperon de velours, tous agenouillés au pied de l'autel majeur, devant Mgr de Belsunce, qui tenait en main le Très Saint-Sacrement pour la procession générale.

NON SOLUM IN MEMORIAM SED ETIAM IN SPEM

Ce vœu a été accompli jusqu'en 1792. Sous la Terreur, les familles pieuses le renouvelaient dans des oratoires cachés, loin des persécuteurs. Après la Révolution, il fut officiellement rétabli en 1807, et il fut maintenu durant la Restauration, comme sous Louis-Philippe. En 1848, le maire de Marseille – quoique protestant – s'acquittait du vœu. Sous la Troisième République, en 1871, la municipalité devenue radicale fut remplacée par la Chambre de commerce. Et aujourd'hui encore, dans l'église du Sacré-Cœur, une grande cérémonie a lieu chaque année, le jour de la fête du Sacré-Cœur, en présence du maire et des notables de la ville : préfet de police, attachés militaires, président du Tribunal de commerce, députés. Gaston Defferre – bien que protestant, lui aussi – ne manqua la cérémonie qu'une seule fois pendant les 33 ans où il fut maire entre 1953 à 1986. Et c'est le président de la Chambre de commerce qui offre, chaque année, un cierge de quatre livres à faire brûler en l'honneur du Sacré-Cœur.

Non solum in memoriam sed etiam in spem..., non pas seulement en mémoire mais avec espoir... En rappelant la conduite héroïque de Mgr de Belsunce pendant la peste de 1720, nous n'entretenons aucune nostalgie, nous montrons seulement que l'esprit de foi face aux calamités naturelles n'est lié à aucun temps déterminé, encore moins à une époque considérée

³ Archives municipales de Marseille.

à tort comme révolue. L'esprit de foi s'appuie sur la certitude inébranlable que le Christ est l'unique Sauveur, et qu'Il est « le même hier et aujourd'hui, et le sera éternellement ». (Hb 13,8)

A. Delaroche

¹ Librairie de la Société bibliographique, Paris, 1879, 49 pages.

¹ Augustin Fabre, *Histoire de Marseille*, Marius Olive éd., 1829, t. II.